Chapitre 7 : La loi des rations

Par ClairDeLouve

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Chapitre 7 - La loi des rations

Après des heures d'un pilonnage acoustique ininterrompu, l'absence soudaine de vent s'abattit sur le camp, plus terrifiante encore que le hurlement de la turbine. Les tympans de Cassidy, habitués au fracas, bourdonnaient dans ce vide absolu. Lorsqu'elle saisit enfin la languette gelée de la fermeture Éclair du sas et la tira vers le bas, le crissement du nylon parut anormalement fort. Elle passa la tête dehors, suivie de près par Sarah et Elias. L'Icefield n'était plus le même. La topographie familière du campement avait été entièrement redessinée par les forces de la nuit. Des congères de deux mètres de haut, dures et compactes s'élevaient là où se trouvaient la veille les espaces de circulation. Les tentes individuelles n'étaient plus que des bosses orange informes, à demi étouffées sous des tonnes de poudreuse soufflée. Le soleil de minuit, bas sur l'horizon, projetait des ombres d'un bleu d'encre sur ce paysage de vagues figées. Très vite, le soulagement viscéral d'avoir survécu s'effaça devant une urgence bien plus pragmatique. À une vingtaine de mètres, la tente-dôme qui servait de stockage pour les vivres offrait un spectacle de désolation. Sa structure avait été littéralement éventrée, déchirée de haut en bas par une lame de glace vive, un morceau de sérac arraché par les bourrasques et projeté comme un projectile à travers le camp. Le travail d'excavation commença sans un mot, dans une atmosphère de sinistre réalité. Armés de pelles à neige en aluminium, ils durent attaquer une neige durcie par le gel, presque cristallisée, qui exigeait de sauter à pieds joints sur le rebord du godet pour y enfoncer la lame. Le bruit sec du métal percutant la glace scandait leur effort. Cassidy dégagea le premier conteneur en plastique rigide. Le constat fut immédiat. Le choc de la lame de glace avait fendu le couvercle étanche de part en part. À l'intérieur, la neige s'était infiltrée, poussée par la pression du vent, avant de fondre partiellement sous l'effet de la compression puis de se figer en un bloc compact. Les sachets de nourriture lyophilisée, compressés dans cette gangue gelée, s'étaient déchirés. Le bœuf stroganov et les rations de céréales n'étaient plus qu'une pâte brune et dure, immangeable. Ils creusèrent plus profondément, alignant sur la neige les boîtes récupérées. Le bilan était sans appel. Sur les quatre caisses de logistique, deux avaient été emportées par le blizzard, probablement précipitées dans la rimaye en contrebas du plateau. Les deux autres gisaient là, fissurées, leur contenu saturé d'humidité. Le sel et le sucre s'étaient dissous, les complexes vitaminés étaient détruits par le gel direct. Le grand désert blanc venait de confisquer leur autonomie. Elias laissa tomber sa pelle, le manche métallique tintant tristement sur la croûte de glace. Il ôta ses lunettes de soleil, révélant des yeux hagards, cernés de gris, fixés sur le

misérable tas de rations intactes. Ses lèvres, gercées par l'altitude, prirent une teinte bleutée qui n'avait plus rien à voir avec la température ambiante. Un tremblement convulsif s'empara de ses épaules, une secousse nerveuse, viscérale, qui faisait s'entrechoquer ses dents.

« On a de quoi tenir quatre jours, » murmura-t-il, sa voix s'étranglant dans sa gorge. « Quatre jours à un rythme normal, Cassidy. Thorne ne revient pas avec l'hydravion avant deux semaines. Même si le temps reste clair, il n'anticipera pas sa rotation sans un appel de détresse. On va mourir de faim ici. On n'a plus les calories pour faire fonctionner le carottier. C'est fini. »

« Rien n'est fini », coupa Sarah d'une voix sèche.

La géologue ne regardait pas la nourriture. Ses yeux étaient fixés vers la zone de forage, là où le mât du carottier émergeait encore de la neige, intact. Son déni était une armure de combat. Pour elle, la perte des vivres n'était qu'une variable secondaire, un inconfort logistique face à l'immensité de sa mission.

« On rationne, » reprit-elle, son regard se plantant dans celui d'Elias. « Une demi-ration par jour et par personne. Ça nous donne huit jours. C'est amplement suffisant pour descendre la deuxième section et remonter la strate inférieure. La science n'attend pas que tes angoisses se calment, Elias. Nettoie cette pelle. »

C'est à ce moment précis que Cassidy intervint, s'interposant physiquement entre la biologiste et le thésard en plein effondrement. Elle ne ressentait ni la panique d'Elias, ni l'obstination mystique de Sarah. Elle était revenue sur son propre terrain. Devant ces sachets de survie épars, la directrice de fonds d'investissement de Chicago reprit ses droits. Elle ne voyait pas des repas ou du réconfort. Elle voyait un bilan comptable en période de liquidation judiciaire. Un tableau d'actifs et de passifs où chaque calorie dépensée devait être justifiée par un retour sur investissement immédiat.

« C'est une erreur d'évaluation des risques, Sarah », dit Cassidy, sa voix calme et posée agissant comme un calmant thermique sur la crise d'Elias. « En finance, quand les réserves de cash tombent sous le seuil critique de roulement, on n'investit pas dans du développement à long terme. On gèle les opérations. Ton calcul de huit jours est faux. Il ne prend pas en compte le coût énergétique du forage par -15°C. À ce rythme de carence, au bout du quatrième jour, tes mains trembleront trop pour manipuler les raccords du treuil. Tu feras une erreur fatale, ou Elias fera capoter la machine. »

Sarah serra les dents, sa mâchoire se durcissant sous la sangle de sa cagoule.

« Tu ne connais rien au terrain, Cassidy. »

« Mais je connais la faillite, » répliqua Cassidy avec une froideur absolue, son regard balayant le champ de ruines blanc. eEt en ce moment précis, notre entreprise est insolvable. Si on continue à creuser, on liquide nos dernières forces pour un actif que nous ne pourrons jamais ramener à la côte. On sécurise ce qui reste, on passe à l'économie de survie, et on attend Thorne. La

carotte restera là où elle est. C'est ma décision. »

Pour la première fois, Sarah ne trouva rien à répondre. Le silence du glacier revint peser sur eux, mais cette fois, c'était Cassidy qui venait d'en fixer les règles.

La tente-mess n'était plus un refuge contre le blizzard. Elle était devenue la salle des marchés d'un fonds d'investissement en pleine liquidation. L'air y était saturé d'une humidité glaciale qui figeait le souffle en petites volutes blanches, et l'unique lampe tempête suspendue à l'armature projetait des ombres nerveuses sur les parois de toile jaune. C’est dans ce périmètre de quelques mètres carrés, au milieu du chaos de la banquise, que Cassidy décida de prendre le contrôle.

Elle ordonna le rapatriement immédiat de toutes les denrées restantes. Sans un mot pour les visages blêmes qui l'entouraient, elle étala la misère de leurs réserves sur une caisse de transport en plastique gris retournée, qui portait encore le logo effacé de l’expédition. Il y avait là des barres énergétiques au emballage aluminé et strié de gel, des sachets de soupe déshydratée dont la poudre crissonnait sous les doigts, et des blocs de graisse de phoque translucides. Cassidy sortit de sa parka en duvet son carnet de notes. Sa couverture en cuir noir était usée aux angles, marquée par les frottements des bureaux de Chicago où, quelques mois plus tôt, elle consignait les variations micrométriques des indices boursiers. Elle ouvrit une page blanche, imperméable à l'humidité, et commença à tracer des colonnes d'un trait sec, à la règle. À ce moment précis, l'angoisse qui lui serrait la gorge depuis la veille s'évanouit. Le deuil fut relégué au rang de simple perte d'actifs. Son esprit bascula. Elle oublia la peur, elle redevint l'analyste implacable qu'elle était, connectée à la seule réalité qu’elle maîtrisait. La gestion du risque. Pour Cassidy, la nourriture cessa instantanément d'être une affaire de goût, de réconfort ou de texture. Les grammes disparurent de son vocabulaire, remplacés par une unité de compte unique et souveraine. La kilocalorie (kcal). Elle considérait désormais les corps de ses compagnons comme des machines thermiques à bas rendement qu'il fallait maintenir à flot au moindre coût. Stylo bille en main, elle commença à dresser le bilan de ce qu'elle appelait la « masse salariale biologique ». Elle commença par calculer le métabolisme de base (MB) de chaque survivant. Pour elle-même et pour Sarah, la géologue, elle appliqua une formule brute qu'elle adapta mentalement aux conditions extrêmes. Le poids de chacun devint la variable principale d'une équation de survie. Mais à ce strict minimum nécessaire pour rester en vie au repos, elle dut ajouter les coûts opérationnels. L'effort physique et, surtout, la taxe environnementale imposée par l'Arctique. Dehors, le thermomètre affichait -35°C. À cette température, le simple fait de maintenir la température corporelle à 37°C exigeait un investissement massif de l'organisme. Cassidy chiffra ce coût. Chaque frisson qui agitait les muscles des survivants assis autour de la caisse n'était pas un signe de souffrance, mais une dépense budgétaire non planifiée, une fuite de capitaux énergétiques. Elle estima qu'à cause du vent et de l'isolation défaillante des vêtements, le coût de maintenance thermique augmentait de 50% par tranche de 10 degrés en dessous de zéro. Elle attribua à chaque membre de l'équipe une ligne de crédit calorique quotidienne. Les barres énergétiques furent converties en unités de capital à libération rapide, et les blocs de graisse devinrent des fonds de réserve à long terme, plus denses (9 kcal/g contre 4 kcal/g pour les glucides), mais plus

lents à métaboliser. Elle alignait les chiffres dans ses colonnes avec une régularité de métronome, transformant la biologie en une pure science comptable où le moindre mouvement inutile représentait un gaspillage d'actifs précieux.

« C'est absurde, Cassidy. Tu nous coupes les vivres au moment où on a le plus besoin de force. »

Sarah s'était avancée la première dans la lumière de la lampe tempête. Ses joues étaient gercées par le gel et ses yeux, rougis par le manque de sommeil, fixaient le carnet de notes avec hostilité. En tant que scientifique de terrain, elle gérait la logistique du carottier de glace, un travail exténuant qui exigeait de manipuler des tubes de métal gelés pendant des heures. Elle pointa du doigt un tas de barres de céréales que Cassidy venait de classer dans la colonne des « Actifs bloqués ».

« J’ai besoin de ces glucides rapides pour le quart de nuit sur le carottier, » reprit Sarah, la voix tremblante de colère et d'épuisement. « Si je n'ai pas de sucre dans le sang, je ne tiens pas deux heures par ce vent. Tu es en train de nous affamer. »

Cassidy ne leva même pas les yeux de ses colonnes. Sa réponse tomba, coupante, dénuée de la moindre empathie.

« Ton carottier est un investissement à perte, Sarah. Tu consommes actuellement 450 kcal à l'heure pour remonter de la glace qui ne nous nourrira pas. Ton budget alloué est de 2 200 kcal par jour. Si je t'accorde les glucides que tu demandes, tu vas brûler tes réserves de glycogène en une matinée, provoquant un pic d'insuline suivi d'un crash systémique. »

Elle tourna le carnet vers la géologue, pointant du bout de son stylo une courbe décroissante qu'elle venait de tracer sous un tableau de chiffres.

« Regarde le tableau d'amortissement. Au rythme où tu veux consommer nos stocks, nous serons en faillite énergétique au douzième jour. La faillite, ici, ce n'est pas un dépôt de bilan. C'est l'épuisement total des réserves adipeuses, l'hypothermie clinique, et la mort de tout le groupe avant la date estimée des secours. Je rationne les glucides pour lisser notre courbe de consommation. Tu travailleras plus lentement, mais tu vivras plus longtemps. Le débat est clos. »

Sarah recula d'un pas, soufflée par la froideur de la démonstration, réalisant que face à cette logique comptable, ses arguments humains n'avaient aucun poids. Pendant qu’elle verrouillait les boîtes de rationnement, le flux de pensée de Cassidy la ramena cinq ans en arrière, au quarantième étage d'une tour de verre de l'Illinois. On l'avait appelée en pleine nuit pour restructurer en urgence un fonds de couverture en train de couler à pic, emporté par une crise des liquidités. L'ambiance dans la tente-mess était exactement la même. Cette atmosphère de fin du monde où chaque décision blessait quelqu'un. À Chicago, elle avait dû licencier 60% des effectifs en une matinée, supprimer les fonds de pension, et liquider les filiales déficitaires pour sauver le cœur de l'entreprise. Les employés qui pleuraient dans les couloirs n'étaient pour elle que des lignes budgétaires à biffer pour rétablir l'équilibre du bilan. Ici, sur la glace, la situation

était identique, seule l'échelle changeait. Les vies humaines étaient ses nouvelles lignes de rechange. Couper dans les budgets, éliminer les mouvements superflus, rationner les actifs vitaux. Les mécanismes de la survie étaient universels. Cassidy comprit que l'évolution humaine n'était rien d'autre qu'un immense algorithme d'optimisation des ressources. La panique des autres survivants venait de leur incapacité à accepter cette vérité. Pour elle, au contraire, c'était un soulagement. Il n'y avait plus de place pour la peur ou le désespoir. La survie de l'expédition n'était pas une question de courage ou d'héroïsme. C'était une simple équation mathématique qu'il s'agissait d'équilibrer avant que le grand livre de comptes de l'Arctique ne se referme définitivement sur elles.

La pénombre bleutée du soir s'abattit sur l'Icefield, verrouillant le thermomètre bien en dessous des -35°C. À l'intérieur de la tente-mess, l'air était si dense et gelé que chaque respiration s'échappait en grands jets de vapeur grise, blanchissant instantanément les rebords des capuches. C'était l'heure du premier repas sous la république calorique de Cassidy. Disposés en cercle autour de la caisse grise retournée, les trois survivants attendaient. Elle déposa devant Elias et Sarah leurs assiettes de camping en inox. Le contenu était d'une misère géométrique, presque insultant pour des organismes épuisés. Une demi-barre de céréales compacte, coupée au scalpel pour éviter la perte de la moindre miette, un bouillon clair, presque transparent, où flottaient de rares yeux de sel, et, au centre, une cuillère à soupe de graisse de phoque pure, une masse gélatineuse et blanche destinée à alimenter la chaudière biologique de leurs corps pendant les heures noires. La faim s'exprima par un nœud d'acide qui tordait les entrailles. Elias fixa sa gamelle, les yeux écarquillés par un désespoir muet. Ses doigts tremblaient sur sa cuillère, hésitant entre la fureur de la révolte et la terreur de la privation. Il lorgna la caisse de transport en plastique rigide sur laquelle Cassidy avait posé un lourd cadenas à code. Elle seule en connaissait la combinaison. Elle seule détenait désormais le droit de vie et de mort sur leur avenir. Le jeune homme avala sa première goulée de bouillon avec une lenteur de supplicié, refermant les yeux pour tromper son estomac qui réclamait du volume. Face à lui, Sarah, la fière géologue de l'Alaska, la femme qui avait bravé des blizzards entiers sans ciller, resta un long moment immobile. Ses joues brûlées par le gel s'assombrirent. Elle aurait pu briser Cassidy d'un coup de poing, l'éjecter du camp, forcer le cadenas. Mais face à la froideur mathématique des chiffres gravés dans le carnet de la financière, sa volonté plia. Elle prit sa ration sans prononcer un seul mot, avalant la graisse pure d'un coup sec, les yeux rivés sur la toile jaune de la tente. Cassidy observa le langage corporel de ses deux compagnons. Le changement était radical, presque ironique. Quelques jours plus tôt, ils la traitaient encore de « citadine inutile », de poids mort financier égaré dans l'enfer blanc. Désormais, leurs regards évitaient le sien avec une déférence craintive. Elle était devenue l'intendant, l'arbitre suprême, le pilier rationnel du groupe. Ce passé dans la finance de Chicago, ces mécanismes d'optimisation et de coupes budgétaires qu'elle avait fuis pour oublier son deuil, devenaient l'unique outil capable de les maintenir en vie. L'algorithme avait remplacé le courage. Le repas terminé, Cassidy referma son carnet de notes d'un coup sec. Le bruit du papier imperméable se rabattant contre la couverture en cuir noir résonna dans le silence de mort de la tente. Elle glissa l'objet contre sa poitrine, sous les couches de duvet de sa parka, directement contre sa peau, là où sa chaleur corporelle l'empêcherait de geler. C'était son trésor, son grand livre de comptes de la survie. Elle s'allongea dans son sac de couchage de

haute montagne, remontant la collerette isolante jusqu'au menton. Très vite, l'absence de calories commença à tirailler ses entrailles, une crampe sourde et rythmée qui lui barrait l'estomac. Pourtant, alors qu'elle fixait le dôme de nylon qui vibrait sous les dernières pulsations du vent lointain, Cassidy ressentit un apaisement inconnu. Pour la première fois depuis des mois, ce n'était pas le souvenir de la voiture broyée de Mark, ni le fantôme de son absence qui l'empêchait de fermer l'œil. Ce n'était pas cette douleur psychologique, infinie et insaisissable, qui la rongeait. La souffrance qui l'habitait ce soir était purement physique. Elle était biologique, mesurable en kilocalories, gérable par des additions et des soustractions. Elle connaissait le prix de sa survie, elle en avait calculé l'amortissement. Elle était, enfin, en contrôle.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés